

Souvenirs de guerre

En 1940, la commission allemande s'est installée à Alger, où elle a fait régner la terreur. Je me souviens notamment de ce jour où je suis tombé sur un attroupement en centre-ville. J'entendais chuchoter « *ils l'ont fusillé* ». Un jeune Arabe, qui avait dérobé le portefeuille d'un soldat allemand, avait en effet été fusillé sur place. Les Allemands ne faisaient pas de cadeau !

Quand mon père écoutait radio-Londres, je guettais à la fenêtre, et dès que j'entendais le bruit des bottes des soldats dans la rue, je le prévenais pour qu'il bascule sur radio Tour Eiffel. Mon père avait un grand meuble de TSF d'un mètre de hauteur, ultra-moderne pour l'époque : en haut, il y avait un tourne-disque ; en-dessous, un poste radio ; et en bas, deux hauts parleurs, un grave et un aigu. L'antenne, immense, partait de notre pavillon, traversait la rue et allait rejoindre le pavillon d'en face : il y avait au moins quarante mètres de fils !

Le 8 novembre 1942, il devait être 7h du matin, quand mon père est venu me réveiller : « *André, André, je crois que c'est le débarquement, j'entends des canons !* ». Le ciel était gris et bas, on ne voyait pas la mer. On n'était pourtant qu'à 300 m. Et il y avait une drôle d'odeur. Mon père décida de grimper sur les hauteurs d'Alger, mais de là non plus, on ne distinguait rien. Tout d'un coup, la brume s'est levée et a laissé apparaître un spectacle que je ne pourrai jamais oublier. Une armada de bateaux de guerre occupait toute la baie d'Alger, sur plusieurs kilomètres de large : des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs, des sous-marins, des vedettes, etc. La brume, qui était artificielle, était en fait destinée à empêcher l'aviation de voir l'escadre. Mon père me fit redescendre à toute vitesse pour rejoindre ma mère et ma sœur. Le débarquement eut lieu sur une plage à l'ouest d'Alger, à Sidi-Ferruch. Les camions GMC défilèrent en ville toute la journée pour déverser les soldats. C'était incroyable ! Alger était alors la 2^e ville de France, avec 1 million d'habitants. Toute la population était ravie de voir partir les Allemands. Sur le coup de 18h, mon père me fit remonter sur le point culminant d'Alger pour aller voir de plus près les lourds avions qui passaient et repassaient au-dessus de nos têtes. Se rendant compte qu'il s'agissait là de bombardiers, il me fit redescendre à toute vitesse, mais nous n'eûmes pas le temps d'arriver jusqu'à la maison. Nous allions traverser la rue pour l'atteindre, quand la première bombe est tombée. Mon père me tenait par la main. Sous l'effet du souffle, nous avons été propulsés contre la porte en fer forgé de l'immeuble d'en face, qui s'est ouverte, puis nous avons traversé le couloir et atterri, plaqués, contre la grille de l'ascenseur. Nous avons le souffle coupé. Quand on a repris nos esprits, nous sommes vite allés retrouver ma mère et ma sœur qui s'étaient réfugiées à la cave. Mon père voulut aller voir comment se portait son frère qui habitait à quelques immeubles de là. Il m'amena avec lui. Le spectacle était effroyable. Il y avait un corps décapité, bloqué à la verticale contre un pylône électrique en béton. Dans une petite rue à côté, la maison où vivait une riche famille arabe, Hamoud Boualem qui fabriquait des bouteilles de sodas et de limonade, avait été entièrement soufflée et toute la famille tuée. Ils étaient au moins une dizaine dans la maison. Heureusement, la famille de mon oncle était saine et sauve. Il y eut ensuite d'autres explosions, coup sur coup, notamment sur le front de mer, et une école fut détruite. En remontant de la cave, on se rendit compte qu'on n'avait

plus de plafond ! Le lustre en pâte de verre doté de quatre grosses cloches et de parois vitrées en trapèze, qui devait peser facilement 10 kilos, n'était retenu que par les câbles électriques. On ne retrouva jamais les anneaux de la chaîne ! On a également vécu sans toiture pendant quelques temps.

On a su par la suite que c'étaient les Américains qui avaient bombardé, soi-disant parce qu'on avait tiré sur eux avec des mitrailleuses. Personnellement, je ne le crois pas ! Le premier bombardement d'Alger fut donc américain, alors que tous les Algérois étaient dans la rue pour célébrer le débarquement...

Trois jours après celui-ci, les Allemands bombardèrent Alger. Leurs avions lâchèrent aussi des prospectus de propagande nous enjoignant de nous méfier des Anglais et des Américains, ainsi que des stylos à plume, qui étaient en fait des explosifs. Des enfants les ramassèrent et eurent la main arrachée. Dès lors, nos parents nous interdirent formellement de toucher à tout ce qui se trouvait par terre.

Mon école communale fut réquisitionnée par les Anglais, ce qui fait que nous avions cours l'après-midi seulement dans l'école de filles, qui avaient cours le matin. À quelques mètres de mon école se trouvait l'école Chazeau, qui était occupée par des ambulancières, dont la cheffe n'était autre que la future reine Elisabeth II. Elles ne restèrent là que quelques jours avant d'aller s'installer dans un parc. Heureusement, car cinq jours après leur départ, l'école fut bombardée par les Allemands et entièrement rasée.

Les bombardements durèrent pendant deux ans, jusqu'en 1944. Régulièrement, mon père nous envoyait, ma sœur et moi, nous mettre à l'abri à Draâ El Mizan, en Kabylie, chez un cousin germain. Alger était surnommée « le trou de l'enfer », car nous avions une DCA (défense anti-aérienne) terrible. Tous les soirs, à partir de 20h, elle s'installait à quelques mètres de chez nous, entre deux immeubles, avec son camion fumigène et ses canons Bofors installés tous les 100 m, et tirait sur les avions allemands qui, pris dans les faisceaux des projecteurs, ne pouvaient plus repartir. On les regardait alors plonger en flammes dans la mer.

Les bombardements avaient généralement lieu de 23h à 2h du matin. Au début, les bombes étaient petites, mais peu à peu elles firent 100 kg, 200 kg, puis 500 kg. Une bombe d'une tonne fut larguée à l'arsenal de Belcourt. Heureusement, elle n'éclata pas, car autrement tous les quartiers alentours auraient disparu. Nous allions nous réfugier dans la loge du concierge de l'immeuble où logeait l'institutrice à la retraite qui me faisait travailler. Ce n'était pas l'idéal, nous aurions mieux fait d'aller à la cave, mais nous préférons nous retrouver avec d'autres personnes, afin de noyer notre peur à plusieurs ! Un soir, on entendit le bruit d'un bombardier allemand. Le lendemain matin, on apprit qu'une bombe avait coupé en deux un immeuble situé à quelques rues de là. Alors que tout le monde s'était regroupé à la cave, une grand-mère était remontée au 4^e étage couper le feu qu'elle avait oublié sous la soupe. Elle fit une chute de quatre étages, un objet intact dans les mains. Ce fut la seule survivante.

Parfois, les Allemands attaquaient en plein jour. Je me souviens notamment de cette fois où nous étions allés au cinéma voir « Les trois valses », avec Yvonne Printemps. Quand la sirène a retenti, nous nous sommes précipités dans les caves du cinéma. Des bombes sont tombées sur le port et un bateau plein d'explosifs a été touché. Les remorqueurs ont réussi à le sortir du port. Trois jours après, il y eut une explosion incroyable, et le bateau a brûlé pendant presque dix jours ! Sous l'effet du souffle de l'explosion, la corde de la tente extérieure qui protégeait notre maison du soleil fut sectionnée.

Pendant toute la guerre, nous avons subi d'importantes restrictions, car tout venait de France. Nous avons donc encore moins qu'en métropole ! Seulement des légumes et du poisson, et encore, à condition d'avoir un peu d'essence. Quand les Américains sont arrivés, les chalutiers en ont récupérée un peu et ont pu sortir en mer pour ravitailler la population. Nous avons des cartes de rationnement jaunes pour l'alimentation et grises pour l'habillement. C'est moi qui faisais toutes les courses. Le soir, nous allions souvent au cinéma avec mon père. En rentrant, il se mettait dans la queue, devant l'étal : à minuit, il y avait déjà dix personnes ! On ne savait jamais à l'avance ce qu'il allait y avoir. Mon père restait là jusqu'à 6h du matin, puis je prenais sa place. Comme j'étais petit, des gens me passaient devant. Ceux qui étaient honnêtes leur disaient : « *Vous n'avez pas honte de passer devant ce pauvre gosse ?* ». À 9h, le propriétaire nous annonçait ce qu'il avait. Parfois des pommes de terre ou des tomates, mais jamais plus d'1 kg par personne. Les Arabes, étant Musulmans, avaient droit à du lait et à du mouton. Mais il n'y en avait pas assez pour les Catholiques. Heureusement, quand les Américains sont arrivés, ils ont apporté du lait en poudre, qu'ils déposaient dans des grandes cuves et mélangeaient avec de l'eau. Comme mon père se rendait souvent en Kabylie avec le train, il ramenait parfois des œufs ou un lapin, mais il fallait faire attention à ne pas se les faire voler. Par la suite, il a ramené quatre poules, une canne et un coq, ce qui nous a permis d'avoir des œufs.

Les vacances de Noël et du jour de l'An passées pendant la guerre restent gravées dans ma mémoire. Mes parents, qui avaient un grand logement, recevaient leurs amis de Kouba, dont les deux filles étaient également mes amies. Mon père ramenait du port d'Alger, où il allait livrer avec son train de marchandises du minerai de fer, des cacahuètes et des marrons tombés lors des opérations de déchargement des cargos. Il les faisait griller sur un poêle à charbon et nous passions nos soirées à les grignoter. Le père de mes amies était un dessinateur hors pair. Il nous croquait tous sur des feuilles volantes. Il avait même dessiné un jeu de Monopoly sur de grandes feuilles, où il y avait les cases prison, banque, retour à la case départ, loto, etc. Nous jouions tous à un tas d'autres jeux (cartes, nain jaune, etc.), puis ma mère nous servait un repas simple : un lapin ou une volaille. Vers 1h du matin, nous allions nous coucher : les adultes dans des lits dans les chambres, les enfants sur des matelas posés à même le sol, ce qui était très pratique pour chahuter ! Malgré la guerre, nous arrivions à nous amuser !